

Pierre Allegrini

Le Surnaturel à la fin
de la République romaine



Sommaire

Introduction	7
1 – L’acceptation du surnaturel favorisait de nombreuses croyances	13
1-1 – L’importance capitale du surnaturel et du sacré dans la mentalité religieuse antique	14
1-2 – L’interpénétration du monde des hommes et des dieux	24
1-3 – Les manifestations divines intervenaient dans la vie des humains	29
2 – En Asie les Romains pouvaient être honorés comme des dieux	37
2-1 – L’attribution d’honneurs civiques ou cultuels aux Romains renforçait leur assimilation avec les dieux.	38
2-2 – Les Romains étaient intégrés dans les calendriers et les cultes civiques.....	52
2-3 – L’adoption de titres divins par les Romains suggéra leur assimilation divine.....	56

2-4 – Vénérés comme des divinités, des Romains étaient honorés de fêtes avec des processions, des sacrifices et des repas rituels	67
2-5 – Les Romains veillaient sur les festivités et ils servaient leur légende dans les théâtres et les gymnases.....	83
3 – Espaces sacrés et lieux énigmatiques	97
3-1 – Les Enfers et les champs Elysées	98
3-2 – La porte des Enfers et l’antre de la Sibylle	99
3-3 – Divinités et lieux sacrés	102
3-4 – Le « Mundus », la porte des esprits des morts	105
4 – Lors des « Lemuria », les âmes viennent hanter les maisons	107
4-1 – Les Romains respectent les « mânes »	108
4-2 – Les puissances d’outre-tombe	110
4-3 – L’absence d’honneurs funèbres provoquait des manifestations surnaturelles.....	111
4-4 – Pendant les « Lemuria » les spectres reviennent.....	113
5 – Magie, sorcellerie et pratiques des sorciers	117
5-1 – Le pouvoir des sorciers et des magiciens.....	118
5-2 – Le besoin de l’intervention des prêtres et des prêtresses	119
5-3 – Les cultes à mystères.....	120
5-4 – La puissance des pratiques magiques.....	121
5-5 – Malédiction et rituels magiques.....	123
5-6 – Cultes du terroir et magie.....	127

6 – Rêves, divination, prophéties et contacts divins.....	131
6-1 – Le système divinatoire romain.....	132
6-2 – Autres pratiques divinatoires publiques.....	142
6-3 – L'influence des rêves et des prophéties	147
6-4 – Les Romains étaient en relation permanente avec le divin.....	156
Conclusion.....	169
Bibliographie	179

Introduction

Dans le monde antique, un phénomène parallèle à la quête du droit d'asile est l'utilisation de « l'histoire » (souvent mythologique) dans les négociations avec d'autres Etats. Il existait, bien sûr, une longue tradition de diplomatie mythologique, ainsi que la création de parenté fictive dans l'histoire grecque. (Curty, O. les Parentés légendaires entre cités grecques. Geneva. 1995. p. 56) Mais ce phénomène, qui connut un essor spectaculaire durant les siècles après Alexandre, n'en reste pas moins révélateur. Les histoires de dieux et de héros fournissaient le ciment idéologique qui unissait le monde grec, et les Romains appartenaient culturellement à ce monde. Cette forme de discours, sans être religieuse au sens strict, n'était pas non plus laïque à proprement parler. Elle symbolisait le lien étroit entre culte local et identité locale. L'utilisation des histoires de dieux et de héros entre deux États rappelle beaucoup l'emploi des histoires de miracles pour justifier les demandes de statut « inviolable et sacré. » Bien que, aux yeux des modernes, ces récits puissent passer pour de « l'histoire construite », rien ne prouve qu'ils apparaissaient ainsi dans l'Antiquité.

(Jones. C.P. *Kingship Diplomacy in the Ancient World*. Cambridge, Mass. 1999. P.132-133) En un sens, le discours du miracle et du mythe plaçait des préoccupations contemporaines à l'intérieur d'une histoire mondiale plus vaste. Or, les œuvres hellénistiques ne fixaient pas de frontières entre le monde réel et céleste et dans la littérature notamment les dieux et les héros côtoyaient les individus. Ainsi, la culture véhiculait les mythes et les légendes qui influençaient l'organisation sociale. C'est pourquoi l'expédition mythique d'Osiris Dionysos inspira les conquérants et le mythe dionysien devint une réalité politique pour Alexandre et ses successeurs.

Concernant Pompée sa légende se développa au cours de sa campagne asiatique et il fut évoqué une rencontre entre l'armée romaine et les Amazones, et on citait les Argonautes, les Dioscures, Héraclès et Prométhée qui avaient précédé Pompée dans le Caucase. En fait, les successeurs d'Alexandre le Grand prétendaient imiter les héros légendaires et quelquefois ils voulaient les rejoindre au-delà de l'Océan, dans le monde des morts visité de leur vivant par la plupart de ces héros. Ce thème mythique était notamment très vivace dans l'esprit des Romains de cette époque puisque Sertorius vaincu songea à cingler sur l'Océan vers les « îles des Bienheureux chantées par Homère » qu'on lui désignait à l'Ouest des côtes africaines, et Horace, au milieu des dernières convulsions des guerres civiles, invita les Romains à y rejoindre la race pieuse que Jupiter y avait installée « lorsqu'il altéra par le bronze la pureté du siècle d'or. »

Ainsi, la nouvelle comédie était jouée dans tout le monde grec et son rôle, par la représentation théâtrale

comme par la lecture et la récitation privée, ne doit pas être sous-estimé : elle a en effet répandu un ensemble particulier de valeurs « civilisatrices », voire des formes de comportement social. Ancrés dans un monde contemporain, reflétant les soucis et les interrogations d'oikoi aisés, ces textes offrent une occasion sans pareille d'explorer certains traits sociaux et moraux hellénistiques. (Erskine. A. (sous la direct.) Le Monde hellénistique. Espaces, sociétés, cultures. Chap. XXVIII. Hunter Richard. La Littérature et ses contextes. Rennes. 2004. P.598) Or, les Romains appartenaient culturellement au monde grec et ils s'intéressaient comme de nombreux contemporains aux traditions et histoires de celui-ci. En tout cas, les œuvres hellénistiques ne fixaient pas de frontières entre le monde divin et humain et dans la littérature, notamment, les dieux et les héros côtoyaient les hommes. Cette suppression des frontières entre les deux sphères divine et humaine conduisit en partie au culte des humains égaux aux dieux. A ce sujet, ce qui frappe dans de nombreuses œuvres architecturales hellénistiques c'est la volonté de rendre visibles et familiers les dieux et les héros, dans le cadre naturel de leur vie, et d'y intégrer le spectateur contemporain de l'artiste. Bien entendu, cela conduisit en partie au culte des humains qui étaient égaux aux dieux. En effet, les grandes conquêtes du réalisme hellénistique concouraient à insuffler la vie à ces représentations, au milieu desquelles les visiteurs pouvaient circuler et qui, pour les croyances s'animaient quelquefois au cours d'événements dramatiques. Au terme de cette logique à l'époque de Pompée, on voit Q. Hortensius convier les invités à sa villa in agro Laurenti, près d'Ostie, à l'étonnant spectacle d'un esclave habillé en Orphée et

attirant à lui grâce à sa trompette une foule d'animaux charmés par ses incantations. Le décor des maisons de Pompéi au début de l'époque impériale s'explique en grande partie par cette volonté de donner à la vie privée un cadre d'évasion nostalgique vers le monde fabuleux des demi-dieux de la campagne sauvage ou de la grande geste de l'âge des héros. (Grimal P. Les Jardins romains, Paris, 1984. P.146) Or, dans la littérature hellénistique, les dieux et les héros côtoyaient aussi les individus comme dans les textes archaïques ou classiques. Dans la « Victoire de Bérénice » se trouve l'épisode où Héraclès, parti combattre le lion de Némée, est reçu humblement à dîner à Kléonai par Molorkos. Bien entendu, Virgile a décrit la bataille d'Actium en supprimant les frontières entre le monde des hommes et des dieux. De même que Cléopâtre était identifiée avec Isis et Sélénè, Antoine l'était avec Osiris, assimilé à Dionysos.

Ainsi il ne faut pas oublier qu'une très large part de « l'expérience littéraire » d'alors se nourrissait des grands textes du passé, en priorité peut-être d'Homère et d'Euripide. C'est en raison de leur réinterprétation et de leur appropriation constante, appropriation qui s'effectuait dans des milliers de classes élémentaires aussi bien que dans les théâtres et les ouvrages des lettrés, que ces textes peuvent être considérés comme « hellénistiques » autant que « classiques » ou « archaïques ». L'époque hellénistique est en effet l'une des plus remarquables et importantes pour la sensibilité à Homère, et dans le monde d'après Alexandre (l'autre Achille en personne), un monde de « rois » (Basileis) puissants aux degrés de légitimité variés, l'Iliade redevenait un texte fortement didactique au sujet (entre autres) du pouvoir et de la guerre, tandis que l'Odyssée

apparaissait comme une préfiguration évidente des horizons géographiques sans cesse élargis de la culture grecque. Par conséquent, la culture véhiculait les mythes et les légendes et à Rome notamment la passion pour l'extraordinaire rendait la plèbe insatiable. Elle croyait, par exemple, aux géants et elle connaissait la découverte faite par Sertorius près du Lynx ou de Tingis en Mauritanie. En effet, ce dernier avait retrouvé dans cette contrée le squelette d'Antée, haut de soixante coudées (34 mètres), auquel il offrit un sacrifice. Les restes de ces prétendus géants n'étaient probablement que des ossements d'animaux fossiles. Or, les naturalistes de l'époque croyaient eux aussi aux géants et la découverte de ces squelettes de taille gigantesque légitimait les croyances acceptées par tous. Par contraste avec l'agôn grec, cette passion faisait du ludus romain le lieu, non de la compétition, mais de la surenchère. Ainsi, l'inauguration du théâtre de Pompée fut un déferlement de mauvais goût dont les excès démagogiques finirent par dégoûter la plèbe elle-même. La capitale du monde se devait d'exposer ce qu'il y avait de plus extraordinaire sur terre, comme le monstre qui avait failli tuer Andromède, ramené par M. Scaurus en 58 av. J.-C. Les Romains vivaient donc dans un monde où l'acceptation du surnaturel favorisait de nombreuses croyances. Des mortels notamment pouvaient s'élever au rang divin, des spectres pouvaient venir hanter leurs maisons et ils pouvaient dans des lieux énigmatiques vivre des aventures légendaires. En contact permanent avec le divin ceux-ci craignaient les dieux et la magie des sorciers. De plus, dans leurs rêves ils vivaient une autre réalité dans un monde onirique et essayaient à leur réveil d'en comprendre le sens.

1

L'acceptation du surnaturel favorisait de nombreuses croyances

Pour A Neyton (Le merveilleux religieux dans l'Antiquité, p.9), dans la pensée mythique, les différents plans cosmiques : infernal, terrestre et céleste, ne sont point vraiment séparés, car ils communiquent grâce à l'Axe du monde qui existe d'ailleurs en de nombreux points privilégiés, par exemple dans les temples avec le célèbre « nombril » de Delphes, ou sur les points culminants des montagnes comme l'Olympe. Cette situation favorable, vestige des conditions paradisiaques, permet donc à l'homme des contacts faciles et fréquents avec la divinité qui en prend souvent l'initiative, l'esprit humain ne pouvant accéder à la connaissance de la vérité par ses seuls moyens. Or, le surnaturel et le sacré avaient une importance capitale dans la mentalité religieuse antique. Certes l'interpénétration du monde des hommes et des dieux et l'étroite imbrication de la vie religieuse et de l'activité politique, dans la Cité ou l'État, facilitaient l'instauration pratiquement normale de tels rapports. Mais surtout l'atmosphère générale,

imbibée par le sacré, permettait facilement l'acceptation du merveilleux, et le provoquait même volontiers. Les théophanies intéressaient donc tous les peuples. Il apparaît finalement que, pour la masse des fidèles de ces temps anciens, les théophanies révèlent dans leur variété la même croyance en l'omniprésence agissante de la toute-puissante divinité, conseillère et protectrice de la faible humanité. C'est pourquoi les divinités et leurs égaux manifestaient leur présence et protégeaient les peuples.

1-1 – L'importance capitale du surnaturel et du sacré dans la mentalité religieuse antique

Avant de pénétrer dans le domaine du merveilleux, il est toutefois nécessaire de décrire à grands traits le cadre religieux antique afin de mieux comprendre dans quelle singulière atmosphère baignait alors l'humanité. Que les tentatives pour atteindre, et surtout cerner, la mentalité religieuse ancienne soient fort délicates, une telle affirmation peut facilement réaliser l'accord unanime des historiens des religions. Non seulement la documentation originale est souvent incomplète ou minime, mais surtout l'extrême différence des mentalités antique et moderne rend périlleuse toute interprétation insuffisamment fondée. Pour A Neyton il est donc probable que certains faits, et parmi les plus intéressants, échapperont toujours à nos recherches et surtout à nos convictions. Enfin, bien que l'attrait du merveilleux soit de toutes les époques, il atteint alors, par exemple, à la fin de la République romaine, une telle intensité que notre étonnement le rend péniblement acceptable.

Les auteurs anciens eux-mêmes ont parfois suggéré, à propos de cette mentalité archaïque, des

hypothèses diverses qui n'étaient pas forcément exclusives, ni absolument assurées. Mais il est cependant loisible de leur prêter attention, tout en retenant, d'autre part, des arguments qui bénéficient des apparences les plus logiques.

1-1-1 – Les hommes faces aux mystères et au surnaturel

On peut donc se figurer d'abord l'homme dans sa faiblesse, écrasé par la puissance des forces de la nature et tremblant devant la violence de leurs effets, comme l'imagine au 1^{er} siècle av J.-C. le poète latin Lucrèce (*De la nature des choses*) ; parmi d'autres fléaux, les manifestations de la foudre, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques le terrorisent surtout à juste titre. Mais aussi la contemplation des beautés ineffables de la même nature le plonge dans un mystère inexprimable, tandis que l'immensité de l'éther et la vision du ciel étoilé, de « l'armée des cieux » suivant la fréquente et pittoresque métaphore de l'Ancien Testament, lui donnent la révélation prodigieuse de l'infini. Devant l'inconcevable qui dépasse les sens, il est alors envahi par une sorte d'effroi, expression caractéristique de la présence du sacré répandu dans toute la nature (Le Glay M *La religion romaine* Paris 1991 p18). Les religions polythéistes sont ainsi essentiellement des religions de la nature, à laquelle l'homme se sent intimement uni ; et le monothéisme lui-même n'en est pas toujours totalement exempt, comme le montrent certaines images de l'Ancien Testament.

D'autre part, l'homme peut se sentir journellement côtoyé par une multitude de petites divinités, comme c'est le cas des Romains qui connaissaient celles qui

protégeaient leurs maisons et leurs activités agricoles, aussi bien que les actions de leur vie courante, et dont Varron nous donne une longue liste édifiante. L'homme estime donc qu'il se trouve sous la dépendance de puissances invisibles et absolues dont il redoute certes le contact, tout en désirant cependant une approche susceptible de lui fournir la protection tant désirée. Le sentiment de la crainte première, suscité par l'instinct de conservation, s'efface ainsi devant une aspiration au salut capable de surmonter l'angoisse de l'état présent et futur. L'impuissance que ressent si tragiquement l'homme devant son destin le conduit donc à mettre tout son espoir dans une puissance surnaturelle qui parviendra tout de même à l'infléchir, et pour laquelle il éprouve, peut-être, plus d'intérêt que d'amour. La croyance religieuse antique est ainsi la réponse, plus ou moins désespérée, que fait l'homme au mystère qui l'entoure, l'affole et l'écrase.

1-1-2 – La religion et le sacré avaient une importance capitale

Pour John Scheid (La religion des Romains, p.33), dans ces sociétés antiques, une pensée plus élaborée amène l'homme à formuler une explication de l'origine et de la destinée du monde, et en particulier de lui-même. Il institue en même temps pour le culte des rites minutieux qu'il observe en vue de sa protection, et aussi avec l'espoir bien compréhensible d'une récompense. Dans l'esprit juridique des Romains, il s'agit en quelque sorte de l'établissement d'un véritable contrat, que les dieux doivent aussi normalement honorer. Cette attitude légaliste apparaît donc comme une position absolument contraire à celle du mysticisme, qui commence à être perçu seulement

dans les Mystères helléniques et orientaux. D'autre part, l'homme imagine volontiers une société divine organisée à l'image de la société terrestre, ce qui ressort des poèmes homériques dans lesquels les divinités sont d'ailleurs souvent une projection des passions et des activités humaines, à côté de celles qui symbolisent les forces de la nature ; si la qualité de la foi diffère considérablement de l'élite à la masse populaire, le merveilleux demeure toujours présent. Enfin, le phénomène social que représente la mentalité religieuse antique apparaît, d'une éclatante façon, dans l'organisation de la Cité et de l'État. Celle-ci montre en effet le mélange du profane et du sacré par la fusion fréquente des pouvoirs politiques et religieux dans les mêmes mains, qu'il s'agisse des souverains de l'Égypte et des cités de Mésopotamie, ou encore des magistrats romains. Un phénomène analogue se révèle aussi dans l'écrasante pression religieuse imposée à la vie journalière de chaque individu, dont il marque également d'une empreinte indélébile son sens de la vie et de la mort. Si la religion se présente en définitive comme le fait social le plus important, c'est que ses racines sont plongées dans le subconscient de l'humanité de tous les temps, car « les croyances innées à nos ancêtres subsistent au plus profond de nous-mêmes », suivant la formule d'Henri Bergson (Les deux sources de la morale et de la religion, 1932, p331). Il existe avec évidence un fond commun des religions, qui s'explique tout naturellement par les préoccupations communes de l'humanité.

1-1-3 – Le monde antique baignait dans une atmosphère extraordinaire

Cette nature animée révèle à l'évidence que les gens à l'esprit primitif, faisant corps avec elle, la sentaient parfaitement, en quelque sorte d'une façon intime. Les grands dieux eux-mêmes ne manifestaient point une particulière transcendance. Dans les poèmes homériques, les divinités côtoient sans cesse les hommes ; et, sous les traits de voyageurs étrangers, vont les inspecter de ville en ville. Entre autres, on associait volontiers Jupiter et Mercure dans leurs visites terrestres ; et Ovide précise que Philémon et Baucis avaient même eu l'honneur de les recevoir en Phrygie. L'humanité était ainsi en relation directe avec la totalité de l'Univers, dont elle percevait l'harmonieuse unité. À ses yeux existaient donc de merveilleuses correspondances entre les natures divine, animale, végétale (voire minérale), comme l'indiquent les convergences de leurs valeurs symboliques. De plus, les miracles et les prodiges prouvaient l'existence d'un monde surnaturel. À Rome, notamment, l'incertitude des temps développe le besoin maladif de prévoir l'avenir. Les sobres auspices d'autrefois, les prodigia même, ne sauraient suffire ; on cherche dans les présages l'exacte préfiguration de ce que l'on désire ou craint ; toutes les divinations s'entrecroisent ; une fièvre oraculaire donne crédit à toutes les prédictions que lancent dans la circulation les propagandes adverses. (Bayet. J. Croyances et rites dans la Rome antique, Paris, 1971 p312)